INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

INAUGURATION DE LA STATUE

ÉLEVÉE A LA MÉMOIRE

DE BUFFON

A MONTBARD (COTE-D'OR)

Le 8 octobre 1865.

DISCOURS

DE M. CHEVREUL

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Prononcé au nom
de l'Académie des Sciences, du Muséum d'histoire naturelle
et de la Société impériale et centrale d'agriculture de France.

MESSIEURS,

Les véritables titres à l'immortalité de l'écrivain sont ses propres ouvrages dont l'impression perpétue la durée. Mais la statue qu'élève à l'homme de génie une cité reconnaissante, avec la volonté de consacrer par un hommage durable la gloire d'un de ses enfants, est une bonne et noble action :

expression d'une estime profonde et respectueuse pour ce qui est vraiment grand, elle donne un louable exemple aux populations; car cette statue, offerte aux regards de tous sur la place publique, témoigne de la gratitude pour le bienfait, et, en en provoquant de nouveaux, elle prescrit la reconnaissance à ceux qui en jouiront!

Honneur donc à la ville de Montbard, patrie de Buffon! Honneur à ses habitants, qui ont jugé l'image de leur illustre compatriote digne d'être transmise à la postérité! Depuis plus d'un siècle déjà, l'admiration excitée par ses écrits, chez tous les hommes capables de faire la part du vrai et de l'erreur, atteste que le monde entier partage l'opinion en ce moment exprimée.

La pensée de deux rois ne se trompa point sur le mérite de l'auteur de l'*Histoire naturelle, générale et particulière.* Louis XV, en 1771, érigeait en comté la terre de Buffon. Cinq ans après, Louis XVI donnait la plus grande marque d'estime dont il pouvait honorer un sujet, en faisant placer la statue de Buffon dans ce cabinet d'histoire naturelle de Paris, tant agrandi par lui, s'il est vrai qu'il ne l'eût pas créé : et l'exquise délicatesse du souverain doublait encore l'honneur pour celui qui le recevait; car, à l'insu du grand homme, le comte d'Angivillers, par ordre royal, avait chargé le sculpteur Pajou de faire secrètement la statue, et de la dresser ensuite pendant le séjour de Buffon à Montbard, afin que le modèle, de retour à Paris, n'apprît que de ses yeux mêmes l'éclatante distinction dont l'honorait l'initiative du roi.

Le Jardin royal de Paris offre donc au public l'image de votre illustre compatriote depuis quatre-vingt-neuf ans. Nous rappelons le fait, nous professeurs-administrateurs du

Muséum, sans aucune prétention, puisque le mérite en remonte à la munificence souveraine; et qu'après avoir accepté avec empressement votre cordiale invitation de prendre part à la fête de ce jour, nous avons senti, bien plus encore qu'auparavant, l'intimité des liens qui unissent Montbard avec le Muséum, et l'impossibilité de faire deux parts exclusives entre l'un et l'autre, quand il s'agit de parler de la gloire de Buffon.

Buffon fit pour le Jardin royal des plantes médicinales, créé à Paris en 1635 par le zèle ardent de Guy de la Brosse, ce que personne n'avait fait auparavant. L'étendue en fut plus que doublée; et les difficultés étaient grandes, puisqu'il s'agissait de l'acquisition de terrains dépendants d'une abbaye! Des serres, des amphithéâtres, des salles, furent construites; celles-ci recevaient les produits de la nature animée et de la nature minérale, qui y affluaient de toutes les contrées du globe, grâce à l'activité de Buffon et surtout à son illustration. Enfin, plus d'une fois il avança des fonds considérables, ceux du trésor public se faisant trop attendre.

Buffon ne fut pas moins bon administrateur à l'égard des personnes qu'à l'égard des choses. Il sut composer un personnel laborieux, zélé, honnête et dévoué : chacun était propre à la place qu'il occupait. Le concours de ces hommes choisis, l'intérêt que portait le chef au petit comme au grand, la confiance qu'il avait en eux et celle qu'il leur inspirait, expliquent comment il pouvait passer plusieurs mois de l'année à Montbard sans compromettre la prospérité du jardin confié à ses soins. Enfin l'esprit éclairé qui présidait au choix des professeurs venait couronner dignement l'œuvre

de l'intendant. Mais cette justice rendue à Buffon, comme administrateur, n'est point complète; car supposez-le un moment remplacé par un homme doué de toutes les qualités administratives, mais étranger à la culture des sciences, et quelque bonne qu'on suppose son administration, elle n'égalera jamais celle du savant, et l'on ne verra pas des empereurs, des rois, des princes, des grands et de nombreux savants, enrichir le cabinet du roi des dons les plus précieux; et dès lors le jardin créé par Guy de la Brosse ne pourra atteindre au degré de prospérité qui rendit possible la transformation de l'œuvre de Buffon en muséum d'histoire naturelle, tant l'administration du savant avait été excellente à tous égards.

Voilà, Messieurs, la déclaration que j'ai l'honneur de faire dans la ville de Montbard, au nom de mes collègues du Muséum, devant la statue de Buffon, intendant du Jardin du roi !

Parlons maintenant de l'auteur de l'*Histoire naturelle, générale et particulière,* qui n'est plus à Paris, au milieu de ces salles du jardin du roi, où une foule curieuse se presse pour voir les produits de la création, sources des inspirations du grand historien qui les décrivit.

Buffon est à Montbard, dans la cité qui s'enorgueillit de lui avoir donné le jour; il est avec ses compatriotes, avec vos pères, Messieurs; il écrit ses œuvres immortelles dans ces jardins dont on parlera toujours !

Conservez les jardins du grand homme, car l'histoire est là; elle parle de la tour de Montbard qui se dresse sur ces terrasses, et tant que le culte de l'esprit existera en France, cette tour sera un monument national. Avant d'être à Mont-

bard, je la connaissais, ainsi que la *tour de Saint-Louis,* et ce pavillon, appelé par le prince Henri de Prusse le *berceau de l'Histoire naturelle*, que Jean-Jacques Rousseau consacra à toujours, en se prosternant avant d'y entrer !

Est-il un hommage plus grand rendu au génie de Buffon ? Cette fois, il n'émane pas d'un roi de France ; il exprime la pensée d'un grand homme, qui eut le malheur de méconnaître la nature de la société humaine en ce qu'elle a de bon, d'excellent même, de l'homme qui était mort à l'espérance de voir cette société s'améliorer avec le temps, de l'homme enfin, qui ne put apercevoir les bienfaits que ses semblables sont aptes à recevoir de la culture des lettres et des sciences.

Si Condorcet exagérait la pensée contraire à celle de Jean-Jacques, en croyant la perfectibilité humaine indéfinie, reconnaissons que l'époque actuelle, où nous voyons les forces de la nature brute coordonnées par le génie de l'homme à l'avantage de tous, présente en faveur du progrès social un spectacle plus près de la vérité, que ne l'est le pessimisme du philosophe de Genève. Mais, Messieurs, si Jean-Jacques eut les yeux fermés sur le progrès des sociétés humaines, il souffrit trop de son erreur pour ne pas le plaindre, et il serait injuste en ce moment de méconnaître la grandeur de son hommage au génie de Buffon, et de ne pas lui en tenir compte !

L'auteur des *Confessions* plus qu'un autre sentait les beautés de la nature, et il sut les reproduire dans un style enchanteur, aussi bien que les plus tendres sentiments du cœur. Jean-Jacques, à genoux, et baisant le seuil de la porte du *berceau de l'Histoire naturelle*, offre donc un tableau plein de

charme, parlant à l'esprit, et faisant bonne justice de critiques dont le style de l'*Histoire naturelle,* et ajouterai-je, dont le cœur même de son auteur, ont été l'objet.

L'union de Montbard avec le Jardin du roi était intime; car ici, au Jardin du roi, l'observation des faits sur les objets mêmes dont il écrivait l'histoire, et à Montbard, la rédaction, l'union des faits, leur généralisation, leur *synthèse,* le mot est vrai. Que de fois, sans doute, l'homme qui écrivit : « J'en « conviens, et j'avoue que la découverte d'un *fait nouveau* « dans la nature m'a toujours *transporté* (1), » dut se reporter de Montbard au cabinet du roi ! De même, lorsqu'au cabinet du roi, un *fait nouveau* frappait son attention, que son esprit en apercevait les conséquences, que de fois il dut désirer la solitude de son cabinet de Montbard pour les développer à loisir ! Tant il est vrai que, dans le récit de la vie intellectuelle de Buffon, Montbard et le Jardin du roi sont inséparables; et, en prononçant ces paroles à Montbard, au pied de la statue du grand naturaliste, Messieurs, je ne puis me défendre d'ajouter et *chers compatriotes !*

Ici finirait la tâche du directeur du Muséum d'histoire naturelle, si en apprenant de ma bouche la solennité de ce jour, le ministre de l'instruction publique ne m'avait pas exprimé ses regrets de ne pouvoir y prendre part, et si Son Excellence ne m'avait pas chargé de déclarer, en son nom, *l'importance qu'elle attache à tout hommage rendu par la France reconnaissante à ceux de ses enfants qui l'honorent dans le culte des sciences, des lettres et des arts !*

---

(1) *Des Mulets,* page 324 du tome VIII de Buffon, édition de Lacépède.

Cette déclaration, Messieurs, m'impose de nouvelles obligations. Tant que j'ai cru parler comme directeur du Muséum, convaincu que mon opinion sur la puissance de l'esprit de Buffon, la grandeur de ses conceptions et l'éclat de ses œuvres, était la vôtre, fort de cette sympathie, aucune appréhension ne me troublait dans l'expression des sentiments qui nous sont communs. Ma position est changée, je dois parler encore de Buffon, mais ce n'est plus de l'*intendant du jardin du roi*, du *comp atriote*, ce n'est plus du NÔTRE Ma parole s'adresse surtout aux absents : il faut qu'on sache au dehors que, si nous célébrons une fête de famille, le sentiment filial de nos cœurs ne nous empêche pas de savoir à quels titres Buffon est une des gloires de la France, une des gloires du monde entier !

En demandant votre attention, Messieurs, accordez votre indulgence à l'orateur animé du désir de faire partager les motifs de son admiration pour Buffon, sans répéter ici ce que tout le monde sait, ce que tant d'écrivains savants et lettrés ont dit du grand homme, dans un style brillant auquel il ne prétend pas.

Buffon a-t-il été apprécié à sa juste valeur? la part de la critique et la part de l'éloge ont-elles toujours satisfait l'équité et les lumières? je ne le pense pas; mais heureusement la critique actuelle démontre que Buffon et ses adversaires n'envisageaient pas l'histoire naturelle sous le même point de vue; et parce que des deux côtés on ne voyait qu'une partie des choses, et une partie différente, les discussions ne pouvaient aboutir à une conclusion vraie, le tort ou la raison absolus n'étant d'aucun côté exclusivement.

Messieurs, ici se présente un des grands noms de la science.

le nom de Linné ! En le taisant, mon silence ne semblerait-il pas une appréhension que la gloire de Buffon en souffrît ? Convaincu du contraire, je ne hésite point à reconnaître le tort qu'eut Buffon d'ouvrir son premier volume (1749) par blâmer en principe la classification des êtres vivants et critiquer la *Distribution des trois règnes de la nature par classes, ordres, genres et espèces,* que Linné publia à Leyde en 1735. Si le naturaliste suédois ne répondit pas, des élèves enthousiastes de leur maître protestèrent, et la renommée de Buffon parut en souffrir auprès de quelques savants.

Depuis longtemps les passions ont disparu avec les personnes qui prirent part à la lutte, et aujourd'hui la critique ne peut être que profitable en expliquant la différence des titres auxquels des gloires rivales doivent les statues que la postérité leur dresse. On ne l'accusera donc pas d'amoindrir Buffon en parlant de Linné, lorsqu'elle rappellera la puissante influence exercée sur les progrès des sciences naturelles par ces deux intelligences, si grandes, mais si diverses ! L'histoire des hommes de génie est pleine d'enseignements, et encore pleine d'attraits, de ressemblance, aussi bien que de contrastes ! N'est-ce pas un fait notable que l'année 1707 vit naître Linné, et, trois mois et demi après, Buffon ? Linné était fils d'un pauvre curé de Roeshult, en Suède, de ce royaume à peine de trois millions d'âmes, qui le même siècle donna au monde savant, avec Linné, Bergmann, Scheele et Berzélius ! Buffon était fils d'un conseiller au parlement de Bourgogne, de cette province qui donna dans le XVII[e] siècle à la chrétienté Bossuet, le dernier père de l'Église, et qui, dans le siècle suivant, compta comme contemporains avec Buffon

et Daubenton, aussi enfant de Montbard, Crébillon, Rameau et l'auteur de la *Métromanie*.

Messieurs, mettez de côté l'expression si fausse de *l'homme complet*, veuillez me prêter un moment d'attention, et vous verrez qu'aujourd'hui les noms de Buffon et de Linné peuvent être prononcés par la même bouche sans que l'un nuise à l'autre, tant le champ de l'histoire naturelle est vaste, relativement à la gloire de ceux qui le cultivent !

La vocation de Linné pour l'histoire naturelle se révéla par la passion des plantes, et bientôt elle embrassa du même amour les deux autres règnes de la nature. Le but de la vie intellectuelle du grand naturaliste suédois fut non pas de DÉCRIRE tous les produits de la nature, mais *de* DÉFINIR *chaque espèce par une phrase brève et pittoresque*, autant que possible, et *d'ordonner l'ensemble des espèces de chaque règne en groupes de divers ordres ;* de manière *qu'en descendant successivement du règne à l'espèce, on arrive au* NOM *de celle-ci*, lequel, par un heureux artifice, se compose d'un *nom générique* et d'un *nom spécifique*.

Tel a été Linné.

Buffon ne lui ressemble en rien. Riche de sa fortune patrimoniale et libre du choix d'un état, après avoir joui de tous les plaisirs de Paris, il sentit le besoin de la gloire, mais, la voulant durable, il ne recula devant aucun des obstacles qui se dressent contre ceux qui la désirent. D'abord, il sembla obéir à un goût pour les mathématiques qui s'était manifesté dès le collége; car, en 1733, à l'âge de vingt-six ans, il entra comme géomètre à l'Académie des sciences; cependant ce titre ne l'empêcha point de donner deux ans après une traduction de la *Statique des végétaux de Hales*

(1735) et de s'occuper à la fois de physique et d'économie forestière. Enfin, appelé à l'intendance du Jardin du roi (1739), il considéra comme un devoir impérieux de cette position de consacrer désormais tous ses efforts aux progrès de l'histoire naturelle. Ainsi, Messieurs, Buffon, riche de la fortune de son père, d'intelligence et de science acquise, devint *naturaliste* par devoir à l'âge de trente-deux ans, et le pauvre Linné l'était devenu par *vocation* dès l'âge de dix ans.

Lorsque Buffon voulut être naturaliste, la science lui apparut sous un aspect bien différent qu'à Linné. Il était dans la puissance de l'âge et d'un esprit fortifié par des études aussi profondes que variées ; maître de ses loisirs, il les consacrait à l'étude; s'il sentait sa force, s'il savait que la vue de l'esprit est rapide, il connaissait et l'insuffisance de l'improvisation pour une production littéraire vraiment sérieuse, et la nécessité du temps dans la coordination de toute idée nouvelle avec d'autres. La mauvaise organisation de ses yeux lui interdisant d'ailleurs l'observation microscopique prolongée et toute dissection soignée, il pouvait consacrer à la méditation un temps dont, avec des organes meilleurs, il eût disposé autrement. Mais on s'abuserait étrangement de croire que ce temps ne servit à Buffon qu'à l'arrangement de paroles harmonieuses pour le plaisir de l'oreille; sans doute son style, brillant, coloré et quelquefois pompeux, a contribué à la gloire du naturaliste à l'égard des gens du monde et des simples lettrés; mais ce style a bien d'autres mérites pour les juges capables d'en apprécier toute la valeur, parce que, en réalité, il est un produit du concours des qualités les plus rares et les plus variées de l'érudit, du phi-

losophe, du savant et d'un lettré doué à la fois du goût le plus pur et de l'éloquence la plus élevée. C'est donc grâce au temps, que Buffon a pu fondre ensemble ces éléments divers en un tout unique d'une forme si pure et si belle, qu'elle empêche certains lecteurs d'apercevoir la richesse des éléments précieux qui la constituent.

Si la critique a relevé, avec une apparence de raison, un style trop pompeux à l'égard du sujet, en la supposant vraie, elle ne s'applique qu'à un si petit nombre de passages que ceux-ci disparaissent dans l'ensemble de l'œuvre dont le style est si bien approprié aux sujets divers qu'il comprend, qu'on ne peut se refuser à placer Buffon au premier rang des maîtres dans l'art d'écrire, car, en définitive, son style offre la précision de l'idée, la propriété des termes, et la clarté de la phrase revêtue de la forme littéraire la plus élégante.

La distinction des éléments du style de Buffon explique, avec quelques moments de réflexion, la différence extrême qui distingue l'œuvre du naturaliste français de l'œuvre de Linné. Le talent d'observer la nature est commun aux deux naturalistes, mais la différence des deux œuvres est grande.

Le système de la nature réduit la connaissance de chaque espèce d'un règne à un petit nombre d'attributs dont l'ensemble n'appartient qu'à elle. Cet ensemble est le *caractère de l'espèce;* il est commun à tous les individus qu'elle comprend.

Le genre, l'ordre, la classe, sont chacun caractérisés d'une manière analogue. La conséquence est donc la facilité de trouver le nom d'une espèce en constatant dans un individu de cette espèce le *caractère* de la classe, le *caractère* de

l'ordre, le *caractère* du genre, enfin le *caractère* de l'espèce.

Le système de la nature ne comprend donc essentiellement qu'un très-petit nombre des qualités, des attributs, appartenant à un être vivant. Dès lors on peut dire que cet *être n'est que défini*, c'est-à-dire distingué de tout autre analogue.

Le but que s'est proposé Buffon est absolument différent. Sa prétention n'est pas de *définir* l'être vivant, mais bien de le *décrire*. On conçoit dès lors le reproche d'*imperfection* qu'il adresse aux méthodes de classifications en général et au *Système de la nature* de Linné en particulier, puisqu'elles se bornent, dit-il, à faire connaître *une seule partie de l'être*. Buffon aspire, sinon à tout décrire, du moins à faire connaître les attributs, les rapports les plus importants, les plus intéressants des êtres vivants. S'agit-il de l'étude des animaux, il les étudie au point de vue de la forme et de leur structure intérieure; et c'est pour cela qu'il associe Daubenton à ses travaux. Il veut connaître les fonctions des organes, les mœurs et les instincts. Son histoire des quadrupèdes, comme celle des oiseaux, comprend essentiellement toutes les connaissances qui se rattachent aux individus censés sortir d'un même père et d'une même mère dont l'ensemble constitue *une espèce* (1).

---

(1) Il est aisé d'apprécier la différence des écrits de Buffon d'avec ceux de Linné en distinguant deux parties dans la zoologie et dans la botanique. La première traite de l'*histoire des individus d'une même espèce*, c'est-à-dire de ceux qu'on peut considérer comme issus d'un même père et d'une même mère. La seconde partie traite de la *classification des espèces animales ou végétales en groupes de plus en plus généraux depuis le groupe-espèce jusqu'au groupe-règne*

Pour atteindre ce but il n'a pas trop de connaissances. Aussi l'étude sérieuse qu'il fit des mathématiques, sa passion pour connaître les faits naturels, soit par sa propre observation, soit par celle des autres, ses études consciencieuses et variées, ses goûts littéraires, sa puissance de travail, et enfin ce sentiment profond qu'il avait des conditions propres à assurer la gloire de l'écrivain, voilà le concours des forces qui font de Buffon un naturaliste supérieur quant à la profondeur des idées et au mode heureux de les exprimer.

Les pages brillantes de l'*Histoire naturelle* qui ont valu à leur auteur le titre de *grand peintre*, et les discours restés célèbres dans les fastes de l'Académie française, sont trop connus pour en parler ici : mais, rappeler les faits principaux dont la découverte remonte à l'esprit du savant, et les vues générales léguées à la postérité par le philosophe naturaliste, est une obligation pour l'orateur.

Où trouver plus d'observations sur les mammifères et les

---

inclusivement. Tous ces groupes sont de *pures abstractions* de l'esprit, la première partie seule traite des *êtres concrets.*

Buffon s'étant surtout occupé de la première partie, et Linné de la seconde, on s'explique pourquoi rien d'utile ne résulta des attaques de Buffon contre les classifications, puisque celles-ci font partie essentielle de la science, et comment les adversaires de Buffon, pareillement trop exclusifs à leur point de vue, ne virent pas ce qu'il y a de réellement grand, original et vrai dans l'*Histoire naturelle, générale et particulière,* préoccupés qu'ils étaient que les classifications sont toute la science.

(Voir la *Distribution des connaissances humaines du ressort de la philosophie naturelle conforme à la manière dont l'esprit humain procède dans la recherche de l'inconnu en allant du concret à l'abstrait, et revenant de l'abstrait au concret,* par M. Chevreul). [*Mémoires de l'Académie des Sciences,* tome XXXV, et *Introduction à l'Histoire de la Chimie* (ouvrage inédit)].

oiseaux que dans les livres de Buffon? N'a-t-il pas décrit beaucoup d'espèces *nouvelles*, et plusieurs de ses successeurs n'ont-ils pas emprunté, sans avouer la créance? Qui, mieux que lui, a étudié l'influence de l'homme sur les animaux? Que d'intérêt il sait inspirer au lecteur dans son histoire des animaux domestiques, quand il parle des services qu'ils nous rendent, et de la diversité des causes par lesquelles se maintiennent leurs domesticités respectives! Que de piquants contrastes! Le chat n'est pas soumis à l'homme; il y tient sans doute à cause de la nourriture qu'il en reçoit, mais jamais il ne lui a accordé sa confiance, aussi ne vit-il en sécurité que là où tous les refuges lui sont connus, et est-il, comme on le dit, l'*ami de la maison, plutôt que de ses maîtres* (1). Comparé au chien, la différence est extrême. L'homme n'a point conquis un sauvage, un esclave, il a trouvé, en s'attachant le chien, un serviteur fidèle, un ami assez désintéressé pour préférer souvent à sa propre vie celle de son maître. Sans doute les études de Buffon sur les facultés qui régissent l'animal ne sont pas parfaites; mais les résultats se rapprochent plus de la vérité que les opinions de Condillac, son contradicteur.

Ses considérations générales sur *les animaux*, son écrit sur leur *dégénération*, et son *histoire de l'homme*, remarquables par l'originalité autant que par la justesse des idées et l'élévation des vues, sont l'origine de la *géographie zoologique* et de l'*anthropologie*, aujourd'hui branches distinctes de l'histoire naturelle.

---

(1) Si cette explication n'était pas conforme tout à fait à l'opinion de Buffon, j'en assumerais la responsabilité.

Coordonnez des vues de ces mêmes écrits avec ses *Recherches sur les mulets*, éclairées de l'*expérience*, et Buffon vous apparaîtra comme le précurseur de ceux qui, dans ce siècle et même à la fin du dernier, ont cherché à modifier, à l'avantage de l'homme, par le métissage et la sélection, les races d'animaux domestiques. Buffon a encore parfaitement senti le jour que l'expérience peut répandre sur les connaissances de l'*espèce*, envisagée dans les êtres vivants; et, en parlant de l'*influence exercée par la délicatesse et le degré de développement de chaque organe sur la nature des diverses espèces*, il a émis, dit G. Cuvier, DES IDÉES DE GÉNIE (1)!

Enfin, Messieurs, rappelons la grandeur des vues de Buffon sur la chaleur centrale de la terre et sur les révolutions du globe : si la distinction de ses *sept époques* n'a pas reçu la sanction du temps, *le fait des révolutions est démontré*, et le grand naturaliste a parfaitement prévu la lumière que l'étude des fossiles enfouis dans les couches de la terre répandrait un jour sur les époques respectives de leur formation.

Réunissons maintenant les titres du savant aux titres du lettré, et disons à tous sans hésiter : Voilà pourquoi les com-

---

(1) « ..... qui feront désormais la base de toute histoire naturelle philoso-« phique, et qui ont rendu tant de services à l'art des méthodes, qu'elles doi-« vent faire pardonner à l'auteur le mal qu'il a dit de cet art. » (G. Cuvier, *Biographie universelle*, tome VI, page 272.)

Je cite ce passage avec d'autant plus d'empressement qu'il me donne l'occasion de déclarer que l'article *Buffon*, duquel il est extrait, est un des meilleurs de la *Biographie* de Michaud, et que le jugement de G. Cuvier est excellent à mon sens, et qu'il témoigne combien on a eu tort de prétendre que Cuvier était envieux de la gloire de Buffon.

patriotes de Buffon et les professeurs du Muséum proclament l'*auteur de l'Histoire naturelle, générale et particulière, une des* GLOIRES DE L'HUMANITÉ *appartenant au monde entier!*

Toute âme élevée, après avoir goûté le charme d'un grand écrivain, n'est-elle pas disposée à demander quel était l'homme privé, et n'est-elle pas satisfaite de la réponse affirmative d'une complète harmonie entre les deux? Cette harmonie existe entre Buffon, l'homme privé, et l'auteur de l'*Histoire naturelle.* On connaît l'admiration alliée à l'amour le plus tendre qu'il sut inspirer à sa jeune femme, Mlle Marie-Françoise de Saint-Belin-Mâlain. La simplicité du style de ses lettres témoigne de la sincérité des sentiments les plus louables qu'il exprime. Les lettres à son fils n'émanent-elles pas de l'amour paternel le plus affectueux comme le plus attentif? Enfin un père a-t-il jamais dépassé en dignité la conduite de Buffon, quand il connut l'outrage fait à son fils par une jeune fille indigne de recevoir le nom devant lequel nous nous inclinons en ce moment? J'en dis trop peut-être en parlant devant des compatriotes dont les souvenirs les plus honorables pour le grand homme sont ici des traditions de famille (1), en parfait accord avec celles que nous tenons de nos prédécesseurs du Jardin du Roi!

---

(1) Voir les trois volumes sur Buffon publiés par son arrière-petit-neveu, M. Henri Nadault de Buffon.

Messieurs,

En vous parlant de votre illustre compatriote, je ne vous ai rien dit des souvenirs qui se rattachent aux lieux et au temps où j'ouvris pour la première fois son *Histoire naturelle.* C'était à l'école centrale d'Angers, au commencement du siècle. La vivacité de ces souvenirs et l'émotion que j'éprouve du spectacle que j'ai sous les yeux, en me reportant aux temps de mon enfance et de ma jeunesse, me suggèrent entre le présent et ce passé déjà si loin de moi des comparaisons que je vous prie d'accueillir avec indulgence. Vous savez que le vieillard vit de souvenirs, et celui qui vous parle aura bientôt l'âge où mourut Buffon.

Mon plus ancien souvenir remonte à l'enthousiasme et à l'espérance qu'inspirait l'Assemblée nationale pour le bonheur de la France : sentiments si vite déçus devant la triste réalité.

Quelque pénible que soit le souvenir du passé, de ce temps de désolation, il y aurait pourtant danger à le perdre. Mais si un cœur patriote en parle, loin de vouloir exciter les passions en rappelant les discordes passées, c'est au contraire avec l'espoir d'en rendre le retour impossible en opposant les bienfaits de l'ordre aux malheurs du désordre, le juste à la force arbitraire ou aveugle, et en montrant ce que l'humanité, le progrès social, ont à gagner du rapprochement de toutes les classes pour travailler de concert au bonheur commun.

Qui n'a pas vécu au milieu des guerres civiles de l'Ouest ne peut, d'après le simple récit de l'histoire, se faire une idée vraie de ce qu'était la société et la famille, car le repos, la

sécurité du lendemain ne se trouvaient ni dans les villes ni dans les champs.

Si le poëte a parlé de la satisfaction, un peu égoïste sans doute, de l'homme contemplant à l'abri de la tempête les malheureux qui en sont les victimes, si un législateur, comme précepte de tempérance, présentait à de jeunes citoyens la vue de malheureux esclaves abrutis par l'ivresse, on me permettra, en faveur de mes vœux sincères pour le bonheur futur de la société, d'opposer le passé que j'ai vu au présent que nous voyons, et qui certes lui est bien préférable. Mon enfance a vu l'homme devancer le temps pour faire des ruines; mais d'autres ruines, pour ne pas frapper les yeux, n'en étaient ni moins réelles ni moins affligeantes. Les corps enseignants de la vieille France avaient disparu, et plusieurs années s'écoulèrent sans qu'ils eussent de successeurs; en ce temps, grande était l'angoisse des pères de famille de se voir dans l'impossibilité de donner aucune instruction à leurs fils. Aussi, dès l'ouverture des écoles centrales, la satisfaction fut générale; et à l'école centrale d'Angers, des enfants, des jeunes gens, des vieillards, y accouraient de tous les points du département. L'auditoire écoutait les professeurs dans un silence religieux, préparé sans doute par le long jeûne auquel les esprits avaient été soumis.

Depuis les écoles centrales, l'enseignement n'a-t-il pas été en croissant? Aujourd'hui l'instruction coule à pleins bords; elle est offerte par l'administration aussi bien que par de simples particuliers. Une bien louable émulation anime tous les corps enseignants; et ceux qui ont vu les œuvres des écoles primaires exposées à profusion sur les murs du Palais de l'industrie savent que les *frères* ne sont pas les derniers

en ardeur à remplir leur noble mission. Grâce à cet élan général, l'instruction pénètre de plus en plus dans toutes les classes de la société.

L'hommage, si sympathique à tous, rendu en ce moment à la mémoire de Buffon n'est-il pas un témoignage de la reconnaissance publique, une preuve éclatante de son respect pour les grandes choses, une protestation contre le désordre qui fait les ruines, puisqu'en ce moment le vœu de nous tous est pour la durée indéfinie du monument que nous inaugurons? Ce sentiment me touche d'autant plus fortement que, Dieu merci! la France n'est point exclusive dans sa reconnaissance. Si aujourd'hui nous honorons le génie scientifique et littéraire, j'aime à rappeler que dans la seconde ville de l'Empire, sur la place Sathonay, à Lyon, est élevée la statue d'un simple ouvrier, de Jacquard!

Je n'hésite pas, Messieurs, à répéter que le temps actuel est préférable au passé que j'ai vu. Une réflexion éclairée de l'histoire peut à la fois calmer des impatiences et fortifier l'espérance de ceux dont la foi n'est pas entière dans l'avenir de la société. Non, la société actuelle, avec l'activité dont elle est animée, ne périra pas! Le croire est un blasphème! C'est désespérer de la bonté et de la justice de la Providence divine; c'est désespérer de la science de la raison et du cœur de l'homme. Le croire est donc la satire la plus amère que l'on puisse faire de Dieu et de la raison humaine!

Ce qui est désirable, Messieurs, c'est que la *vérité* soit toujours enseignée. Si les merveilles découvertes par les sciences parlent en faveur de l'esprit humain, il faut, en le proclamant, se garder d'exalter l'orgueil en faisant une part trop grande à l'individu au détriment de la société. Le devoir du

maître est d'être juste. Il faut donc qu'il s'applique à montrer que, quel que soit le mérite de l'individu, celui-ci a plus reçu de ses devanciers et de ses contemporains qu'il n'a donné à ces derniers, et dès lors, pour être vrai et juste, au lieu de sentiments d'orgueil, sa bouche doit prononcer *reconnaissance!*

Messieurs, si la société humaine devait périr, l'erreur en serait le bourreau et non la vérité !

Messieurs,

L'honneur qui m'a été donné d'exprimer dans cette solennité les sentiments d'admiration, dont les professeurs-administrateurs du Muséum d'histoire naturelle sont pénétrés pour Buffon, remonte à un nom auguste que je ne pourrais taire sans une coupable ingratitude : c'est celui de Napoléon III ! Car la science doit à l'Empereur la conservation du Muséum avec le caractère absolument scientifique dont l'origine remonte à sa fondation même ; c'est donc un devoir de répéter ici, avec mes confrères,

A l'Empereur, nos sentiments de respectueuse et profonde gratitude !

Messieurs,

Je suis chargé, au nom de l'illustre secrétaire de l'Académie française, M. Villemain, d'exprimer le regret que sa santé, si chère aux lettres, lui ait interdit le voyage de Montbard. Il a parlé de Buffon de manière à nous donner l'assurance que si le *corps* est absent, l'*esprit* de l'illustre secrétaire est avec nous, et que ses sympathies pour le grand naturaliste sont les nôtres.

Messieurs,

La Société impériale et centrale d'agriculture de France était en vacance, lorsque j'ai appris l'inauguration de la statue de Buffon; mais, siégeant dans son bureau depuis dix-sept ans, j'ai la mission d'exprimer, au nom de la Société, que celle-ci tient à honneur d'avoir compté Buffon parmi ses membres les plus anciens.

Messieurs,

Buffon siégea : cinquante-cinq ans à l'Académie des sciences; trente-cinq ans à l'Académie française; vingt-sept ans à la Société d'agriculture de Paris.

Il fut quarante-neuf ans intendant du Jardin du roi.

Au nom de l'Institut impérial de France!

Au nom de la Société impériale et centrale d'agriculture de France!

Au nom du Muséum d'histoire naturelle!

HOMMAGE

A LA MÉMOIRE DE BUFFON!

Paris. — Typ. de Firmin Didot frères, imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56.